

Alain Fleischer

Prolongations

roman

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Romans

- LÀ POUR ÇA, Flammarion, « Textes », 1986 (réédition Léo Scheer / Flammarion, 2003).
- QUATRE VOYAGEURS, Le Seuil, « Fiction & Cie », 2000, et « Points » n° 907.
- LES TRAPÉZISTES ET LE RAT, Le Seuil, « Fiction & Cie », 2001, et « Points » n° 1151.
- LES AMBITIONS DÉSAVOUÉES, Le Seuil, « Fiction & Cie », 2003.
- LES ANGLES MORTS, Le Seuil, « Fiction & Cie », 2003.
- LA HACHE ET LE VIOLON, Le Seuil, « Fiction & Cie », 2004, et « Points » n° 1382.
- IMMERSION, Gallimard, « L'Infini », 2005.
- L'AMANT EN CULOTTES COURTES, Le Seuil, « Fiction & Cie », 2006, et « Points », n° 1755.

Récits, nouvelles

- GRANDS HOMMES DANS UN PARC, Verdier, « Antigone », 1989.
- QUELQUES OBSCURCISSEMENTS, Deyrolles/Verdier, 1991.
- PRIS AU MOT, Deyrolles/Verdier, 1992.
- LA NUIT SANS STELLA, Actes Sud, 1995.
- LA FEMME QUI AVAIT DEUX BOUCHES, Le Seuil, « Fiction & Cie », 1999.
- LA SECONDE MAIN, Actes Sud, 2001.
- L'ASCENSEUR, Les Brigittines (Bruxelles), 2002.
- MUMMY, MUMMIES, Verdier, 2002.
- LA TRAVERSÉE DE L'EUROPE PAR LES FORÊTS, Virgile, 2004.
- QUELQUES OBSCURCISSEMENTS, Le Seuil, 2007.
- L'ASCENSEUR, Le Cherche Midi, 2008.

Suite des œuvres d'Alain Fleischer en fin de volume

L'Infini

Collection dirigée
par Philippe Sollers

ALAIN FLEISCHER

PROLONGATIONS

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2008.*

Extrait de la publication

« Je sers le département de la forêt
et mon chef est la mort »

Jurgis KRİKŠČIŪNAS-RIMVYDAS,
combattant de l'armée clandestine
de Lituanie, 1944

I

TEMPS RÉGLEMENTAIRE

Depuis longtemps déjà, l'arbitre avait sifflé la fin du temps réglementaire et, parmi les clients de la taverne *Bei Kant*, rassemblés sous l'écran de télévision, sévèrement abrutis par les litres de bière engloutis depuis le début de l'après-midi, et pour certains déjà vautrés sur les tables la bouche ouverte, abandonnés à un sommeil de bêtes qui éructent et grognent bruyamment dans leurs mornes rêves, nul n'aurait pu dire où en étaient les prolongations, ni quelle devait être encore la durée additionnelle pour compenser les arrêts de jeu, de plus en plus fréquents et longs, chacun sur le terrain subissant cette finale qui n'en finissait pas, entre des adversaires qui semblaient avoir oublié le chemin et l'objectif de la victoire, désormais résolus à ignorer l'Organisation et les Organisateurs, pour qui il fallait un vainqueur afin que le jeu, la règle et la compétition, organisée comme un événement universel, ne sombre dans l'inutilité, la dérision, la frustration et le chaos général, et afin que l'Organisation et les Organisateurs eux-mêmes conservent leur pouvoir exorbitant, leur prétendue légitimité, et ne soient poussés à la démission et à la fuite, après une retentissante faillite, qui laisserait le monde sans son jeu, sans sa règle, sans sa compétition, prêt à une impitoyable vindicte, à un soulèvement planétaire contre

l'Organisation et les Organiseurs : il s'agissait d'un de ces matches au sommet, comme l'Organisation et les Organiseurs savent en monter, où les deux équipes parvenues au face-à-face final après de nombreuses étapes qualificatives puis éliminatoires, ne perçoivent plus l'ultime épreuve comme le temps le plus attendu, le plus fort, mais comme un temps en trop et, de ce temps en trop, la seconde mi-temps comme un après-coup d'avance décevant, déprimant, car aucune des deux formations ne parvient plus à croire à sa supériorité sur l'autre, qui conduirait au point marqué, décisif, et à une jubilation, à une exultation aux dépens des vaincus — ces sortes d'orgasmes collectifs ou de transe libératrice qui, au lieu de donner à la réussite et à la chance le panache d'une élégance ou d'une superbe aristocratique, exhibent soudain cette obscénité du bonheur d'être le plus fort, dont le flot se répand du bourgeois parvenu, dans une crise d'incontinence —, mais l'une et l'autre prêtes à se livrer à la fatalité, voulant considérer que plus rien ne les départagera qu'une distribution aléatoire entre bonne et mauvaise fortune, chaque joueur individuellement et tous ensemble en tant que corps collectif et social étant las de l'espoir de gagner, eux-mêmes gagnés par le doute, par la fatigue, par l'inhibition, par une forme d'impuissance, tous ensemble et semblablement paralysés par une peur de perdre, plus forte que le désir de vaincre, quand l'équilibre des forces ne signifie plus rien que leur épuisement, égal dans chaque camp, et que la nécessité de remettre le trophée à un seul des héros du duel est devenue étrangère à leurs propres intérêts, dans un au-delà de la confrontation vide de toute motivation, si ce n'est l'interdit d'une égalité, d'un « nul » qui laisserait chacun dans une survie misérable, alors qu'il faut le terrassement et l'exécution de l'un par l'autre avec un survivant et un mort face à l'éternité, selon les règles de l'Organisation et les engagements des Organiseurs, qui ne peuvent se résigner à une indécision, à un dos-à-

dos stérile et frustrant, dont ils deviendraient assurément les responsables et les coupables, à montrer du doigt, le public mondial réclamant alors remboursements et dédommagements devant un spectacle dépourvu de sens, puisqu'il se terminerait sans couronnement, sans fête et sans fanfare, piteusement, c'est-à-dire, en somme, sans que rien ait eu lieu, ou alors que tout aurait eu lieu pour rien, corrida où le taureau et le toréador survivent l'un et l'autre et quittent l'arène côte à côte sous les sifflets, seulement à demi-morts. Toutes les guerres de l'Histoire ont eu un vainqueur, ne serait-ce qu'illusoire, il a fallu cela pour départager les hommes dans leur désir d'occuper la terre, et c'est cela qui a entretenu chez les vaincus l'espoir d'une revanche, d'un retour — telle a été la règle pour que l'Histoire avance, pour que l'humanité progresse pas à pas, dans la confrontation de ses différences et dans le mépris de ce qui lui est commun —, mais peut-être avons-nous atteint, longtemps après la guerre de Cent Ans, l'âge de la guerre de Mille Ans, de la guerre nulle — toujours cruelle mais sans grandeur, toujours meurtrière mais sournoisement et sans résultat décisif, sans point marqué — seulement des millièmes de point, que le tableau d'affichage ne comptabilise pas, ne crédite à personne —, avec des prolongations sans fin.

En cette ville que l'on l'appelle encore Königsberg, là où se trouve la taverne *Bei Kant*, dans un îlot échappé aux destructions massives de la guerre — d'abord le pilonnage par l'aviation anglaise (deux cents bombardiers dans la nuit du 26 août 1944, puis plus de six cents, trois nuits plus tard), et ensuite l'attaque et l'invasion par l'Armée rouge en janvier 1945 (trente divisions soviétiques et quelque deux mille cinq cents avions contre quatre divisions allemandes) —, je ne suis arrivé que voilà cinq ou six jours, pour occuper le poste d'interprète-traducteur laissé vacant par un collègue qui a été

mon professeur et qui part à la retraite, ayant atteint les cinquante ans et le milieu de son existence, et je n'ai encore d'autres habitudes que celles rapportées de ma vie antérieure dans une autre ville, d'un autre pays, ces comportements acquis depuis l'enfance, que l'on transporte avec soi et que l'on cherche à adapter aux situations et aux décors nouveaux auxquels nous conduit le destin, que ce soit par choix personnel et pacifiquement, ou dans les contraintes et les violences de l'émigration, de l'exil : ainsi, sans m'intéresser particulièrement à ce sport qui fascine le genre humain, ni en suivre d'aucune façon le déroulement des rencontres, n'ayant jamais possédé de téléviseur sur lequel assister aux matches en robe de chambre et en pantoufles, une canette de bière ou un verre de cognac à la main, il est toujours arrivé un moment, cependant, où la phase ultime d'une compétition internationale est parvenue à ma conscience, et alors j'ai toujours aimé me mêler aux autres et reconnaître en eux mes semblables — dernière chance de rattrapage —, me joignant à ceux qui ont été attentifs depuis les phases de sélection, et qui sont enfin face au spectacle et à l'événement qu'ils ont tant désiré et mérité : le moment est alors venu de faire ma sortie dans le monde, comme je l'appelle, en fait un pas timide hors de ma tanière sourde et aveugle et, comme si j'étais moi-même un spectateur de la première heure, un connaisseur enthousiaste et averti, de m'incorporer à un de ces groupes de supporters qui, partout à la surface de la Terre et faute d'avoir trouvé place dans le stade, se rassemblent dans les lieux publics — places, cafés ou tavernes —, pour retrouver face à un écran commun, vers lequel peuvent converger tous les regards, un échantillon de la foule universelle, et pour sauver ainsi leur place parmi l'humanité. Il y a de tels événements sportifs pour lesquels tout individu doit avoir accès à un poste de télévision, sous risque d'être exclu de la collectivité des Terriens, ce raccordement étant alors devenu une question de vie ou de mort.

Installé à Königsberg depuis peu, et ne connaissant pas encore les règles subtiles qui, selon les quartiers ou les personnes — notamment les chauffeurs de taxi —, font appeler cette ville par d'autres noms — principalement Kaliningrad —, j'ai commencé à chercher mes marques, car je sais que c'est la seule façon de parvenir à vivre ailleurs que là où l'on a d'abord vécu : superposer au plan d'une vie et d'une ville nouvelles celui, reporté sur un papier calque, de la ville et de la vie antérieures, transférer une géographie mentale sur celle que l'on a sous les pieds, faire ainsi communiquer la tête et la terre, transposer des rituels, adapter des habitudes, s'adapter, comme on dit. À vrai dire, c'est la deuxième fois que je dois me livrer à cet exercice : la première fut lorsqu'à la fin de mes études universitaires, je suis passé de Budapest à Paris. Je suis dans cette ville de l'Oblast russe de Kaliningrad depuis le début de cette semaine dont la fin a vu le point culminant d'une compétition qui m'avait laissé jusque-là indifférent, et ce sont les premiers collègues rencontrés lors de mon inscription administrative — l'un ou l'autre des quelques centaines d'interprètes-traducteurs en poste dans la ville (à la fois une communauté et le rassemblement le plus disparate, par la force des choses), et pas forcément ceux avec qui pourrait se nouer par la suite une relation confraternelle et amicale durable —, qui m'ont signalé la taverne où certains d'entre eux ont leur chaise ou leur banc attitré — en fait, les ressortissants des pays d'Europe centrale, familiers de la culture et du mode de vie germaniques, de ses tavernes et de ses brasseries en sous-sol —, un lieu où ils se sont retrouvés chaque soir depuis plusieurs semaines devant l'écran de télévision et derrière les remparts des chopas de bière, pour reconstituer un public avec ses camps et ses clans antagonistes. Je me retrouve là parmi des habitués de longue date, bien connus de la maison et de son personnel, et je fais figure de nouveau

venu, puisqu'en ce soir de la finale je n'en suis qu'à ma seconde visite. Ce n'est d'ailleurs pas un désavantage si grave, car on m'a prévenu que l'établissement ne connaît plus personne au moment où est présentée l'ardoise, et que même les clients les plus anciens, les plus fidèles, ne bénéficient d'aucun privilège, d'aucune tournée du patron, d'aucune ristourne, ni surtout d'aucun crédit, chaque pinte de bière devant être réglée sur-le-champ, au coup par coup, en espèces sonnantes et trébuchantes, pour éviter tout abandon de chaque grand buveur au-delà des limites de sa solvabilité, et tout risque de découvrir un porte-monnaie insuffisamment garni face à une addition trop lourde, l'accumulation des chopes n'ayant allégé que la perception de la dette et le sens de la responsabilité : c'est l'Allemagne, en somme. De fait, je ne tarderai pas à découvrir que le chef-comptable de la maison est un Allemand.

Il y a deux ou trois jours, j'avais inauguré ma fréquentation de la taverne *Bei Kant* par un après-midi calme, où la clientèle était clairsemée — une séance du Congrès avait lieu à ce moment-là, avec une obligation de présence de tous les interprètes-traducteurs à laquelle je n'ai moi-même échappé que parce que ma prise de poste a été fixée à lundi prochain — et, parmi le personnel, j'avais repéré la seule serveuse qui s'adressait à ses clients indifféremment en russe ou en allemand, avec un accent qui n'était ni celui de l'allemand en russe ni celui du russe en allemand, et que je n'étais pas parvenu à identifier, malgré mon habitude de ces traces laissées par une langue sur une autre : cette fille d'une vingtaine d'années, dans ce décor d'un gothique rustique et sombre — en bois travaillé, gravé de représentations folkloriques, de maximes et de proverbes liés à la bière et au houblon —, principalement fréquenté par des hommes, m'avait produit l'effet d'une apparition lumineuse, comme dans un de ces films où un rôle

à première vue secondaire est tenu par une star, ce qui révèle aussitôt que la modestie du personnage n'est qu'un trompe-l'œil, et que la sténodactylo ou la vendeuse est appelée à devenir l'héroïne principale, soit parce que son identité première n'est qu'un leurre, soit parce que le scénario lui a préparé un destin. La jeune serveuse m'avait semblé dans un contre-emploi peu crédible : était-elle une espionne déguisée en employée de taverne — et dans ce cas, au service de quelle puissance ? —, une indic de la police chargée d'écouter et de rapporter les conversations des interprètes-traducteurs en relation avec les travaux du Congrès ? Ou était-elle une de ces beautés rares qui s'ignorent elles-mêmes, satisfaites d'un emploi tout juste suffisant pour survivre, tandis qu'elles suivent des études ou une formation en vue d'un métier où la beauté sera inutile et ignorée, voire constituera un handicap, et en attente de rencontrer celui qui deviendra son mari et qui, conquérant bien inférieur à sa conquête, compromettra à jamais, chez une telle princesse, les promesses de la nature face à la destinée ? Peut-être la jeune serveuse suit-elle les cours d'une de ces écoles de langues qui se multiplient en ville, mais dans une profession comme celle des interprètes — j'en sais quelque chose — une jeune femme avec un tel physique serait inévitablement entraînée à des missions particulières, quand la traduction devient un prétexte et une stratégie de la séduction, une façon d'ouvrir le chemin, de réduire les obstacles dans l'approche et jusqu'à l'intimité avec un personnage important — président, ministre, ambassadeur, député, militaire de haut rang, dignitaire religieux, oligarque... —, d'abord perçu comme inabordable. Lors de ma première visite à la taverne *Bei Kant*, il m'avait semblé, réflexe de vanité, que la jeune employée s'était empressée au-devant de moi pour être celle qui allait me servir, mais j'avais dû tout simplement m'avancer parmi des tables dont le service lui était attribué. J'avais cru qu'elle voyait en moi

un nouveau visage qui suscitait sa sympathie et sa curiosité, et j'avais été troublé par son sourire énigmatique, par ses manières douces et gracieuses dans des actions communes, par sa façon de m'aborder, de me frôler, de me conduire jusqu'à une table, d'attendre ma commande, de me regarder jusqu'à croiser mon regard. Ma seconde visite s'est faite dans des circonstances bien différentes, et je suis arrivé dans une salle bondée, enfumée, surchauffée, livrée au vacarme — ceux qui ne dormaient pas bruyamment beuglaient pour montrer qu'ils étaient éveillés —, face à laquelle, à peine franchi le seuil, j'ai dû m'arrêter en haut des marches pour tenter de repérer une place libre dans la porcherie. Les serveuses — elles étaient trois ou quatre, les soirs d'affluence — avaient fort à faire avec la clientèle installée là depuis des heures, dans l'attente du match et de sa retransmission, et elles prêtaient peu d'attention à un client solitaire et retardataire, qui ne changerait rien à la recette du jour. Lorsque j'ai été enfin remarqué et secouru par la jeune serveuse de ma première visite — confirmation d'un intérêt de sa part : c'est cet espoir qui m'a fait prendre goût à l'attente —, j'en ai éprouvé une satisfaction singulière, car elle était la seule qui se soit aperçue de ma présence et qui ait eu à cœur de me placer : quand elle s'est approchée de moi, je lui ai vu l'esquisse du geste de me prendre par la main, et j'ai avancé la mienne, mais chez elle c'est seulement une façon pour indiquer de la suivre, comme jadis les ouvreuses dans les salles de cinéma, ou les placeuses au théâtre, à l'opéra. En tout cas, je lui ai adressé un sourire de reconnaissance, en donnant à ce terme à la fois le sens de la gratitude et celui de l'identification : reconnaissant qu'elle m'ait reconnu... Mais par la suite, plus rien n'a indiqué qu'elle se souvenait m'avoir déjà vu, aucune allusion à ma première visite, deux ou trois jours plus tôt, dans la salle presque vide, tandis qu'elle évoluait maintenant parmi les tablés de clients qui lui sont vraiment familiers : c'est ainsi

que j'ai surpris l'un d'eux l'intercepter au passage, la saisissant par la taille en l'interpellant par son prénom : Stasya. L'existence de celle dont je venais d'apprendre qu'elle s'appelle Stasya a donné pour moi un visage à toute cette ville inconnue où j'arrive et — j'en ai été aussitôt convaincu — un sens à cet épisode nouveau de ma vie.

Assistant à la diffusion du match parmi les clients de la taverne *Bei Kant* — je ne me souviens plus des équipes ni du score —, j'ai donc renoué avec une ancienne habitude, et je me souviens de semblables finales auxquelles j'ai participé dans des cafés de Budapest ou dans des bistrots parisiens. Mais en l'occurrence, j'ai décidé d'oublier les protagonistes, de renoncer à tout engagement, à tout enrôlement dans l'un ou l'autre camp, et de me désintéresser des péripéties comme du résultat final : j'ai été distrait de tout cela par les passages de Stasya à travers la salle, et parfois tout près de la table où elle m'avait placé. Ma mémoire s'était mise en vacance, je n'étais tout entier attentif qu'à cela seul qui, dans le présent, ne ressemble pour moi à rien de connu. Si dans cet instant j'avais été interrogé à brûle-pourpoint sur mon identité, mes origines et mon parcours, j'aurais été bien en peine de répondre, face à un blanc, et seulement susceptible de me présenter, de me raconter et de me décrire par un pari sur l'avenir. Le monde antérieur, où Stasya n'avait pas existé, n'existait plus ; et je ne reconnaissais ma propre existence que dans celui où elle venait d'apparaître : d'un coup, mon passé n'avait plus d'autre sens, plus d'autre histoire que ce futur.

Comme la taverne *Bei Kant* est exclusivement fréquentée par la petite communauté des interprètes-traducteurs, qui ont été recrutés dans tous les pays et installés en ville à grands frais pour les trois ans que devaient durer initialement les tra-

vaux du Congrès sur l'Europe — une durée déjà doublée, avec la prolongation consécutive ou le renouvellement des contrats —, je découvrais aussi le milieu où je vais vivre pendant au moins douze mois, puisque telle est la période prévue pour mes services, les estimations officielles étant qu'il faut encore trois trimestres de travaux pour que les congressistes parviennent à leurs conclusions et à un accord ultime, unanimement paraphé. Ces vieux messieurs — peu de dames — de tous les pays d'Europe et d'ailleurs — même l'Afrique, l'Asie, les Amériques et l'Océanie se sont senties concernées à des titres et degrés divers et ont envoyé des observateurs — ne sont guère soucieux du calendrier, leurs âges leur ayant appris la vanité de la vitesse, les incitant à ne voir aucune urgence à une conclusion de leurs travaux qui serait plus ou moins synchronisée avec la fin de leurs vies, et ils ont imposé un rythme adapté à leur condition physique et à leur état de santé, comme le sont aussi leurs exercices sportifs : certains jouent encore au tennis, d'autres au water-polo, il y a des cavaliers, des cyclistes, des coureurs à pied, des golfeurs et des rameurs, mais tous ces sports sont pratiqués par eux au ralenti et, comme ils ont voulu accompagner le grand rituel de la compétition internationale par la pratique, les congressistes ont formé des équipes de vétérans par nationalités, dont les parties sont comme la réplique de celles que l'on a vues à la télévision : la durée en est la même, avec deux mi-temps de quarante-cinq minutes, mais le jeu y est étiré à l'extrême — comme si chaque camp, pendant tout le temps de la partie, ne se livrait qu'à deux ou trois actions — et, si le film des opérations était repassé à la vitesse normale des joueurs jeunes et professionnels, les matches des amateurs seniors ne dureraient pas plus de cinq minutes. La finale, dont les images étaient retransmises sur l'écran de télévision de la taverne *Bei Kant*, s'enlisait dans des prolongations dont le rythme et les mouvements étaient devenus ceux des anciens :

c'était comme si, à force de se prolonger, le match durait plusieurs dizaines d'années, entraînant les joueurs vers leur vieillesse. À ce point, le résultat final auquel certains s'accrochaient encore âprement, avec l'espoir d'une victoire de leurs favoris, avait perdu pour moi toute importance : en fait, comme je l'ai déjà dit, c'est dès mon entrée dans la salle, ou plutôt à l'arrivée devant moi de la jeune serveuse, Stasya, que ma perception avait changé, séparant le monde en deux moitiés qui ne correspondaient pas aux deux équipes en joute, mais celles où j'ai vu, d'un côté, l'humanité captive de ses écrans et, de l'autre, mon être tout entier captif de celle qui évoluait dans la lumière de l'un d'entre eux. Après les premières prolongations, je suis sorti dans la rue pour goûter le calme d'un quartier désert, miraculeusement rescapé et préservé, d'une capitale disparue de la vieille Prusse, et pour respirer, disséminés dans l'air, les parfums d'un été d'une autre époque — une richesse d'odeurs dont on a perdu le souvenir, comme ne les ayant jamais connues, et que l'on reconnaît pourtant —, et quand je suis revenu dans la salle Stasya m'a fait un signe : je me suis demandé alors si, croyant que j'avais oublié où j'étais assis, elle me rappelait et me désignait ma table et ma chaise, ou si, ayant elle-même oublié que j'étais déjà là auparavant, elle me montrait et me proposait cette place libre, qui était déjà la mienne. J'étais ravi par l'une comme par l'autre des deux interprétations, soit que Stasya m'ait prêté une étourderie et une distraction amusantes — et j'ai pu voir de sa part une prévenance face à un trait de caractère qu'elle me prêtait en éprouvant pour lui, chez un homme, une faiblesse, une indulgence, et peut-être même de la sympathie —, ou qu'elle soit elle-même une étourdie, inconsciente du charme de son étourderie, et j'ai perçu comme une figure singulièrement troublante de la séduction féminine la fille encore ignorante, ou déjà oublieuse, de l'impression et de la trace que peut produire la beauté de son

Œuvres d'Alain Fleischer (suite)

Essais

FAIRE LE NOIR (*Notes et études sur le cinéma*), Marval, 1996.

L'ART D'ALAIN RESNAIS, Centre Georges Pompidou, 1998.

LA PORNOGRAPHIE, UNE IDÉE FIXE DE LA PHOTOGRAPHIE, La Musardine, « L'attrape-corps », 2000.

LA VITESSE D'ÉVASION, Léo Scheer, 2003.

LA FEMME COUCHÉE PAR ÉCRIT, Léo Scheer, 2005.

ÉROS/HERCULE, La Musardine, « L'attrape-corps », 2005.

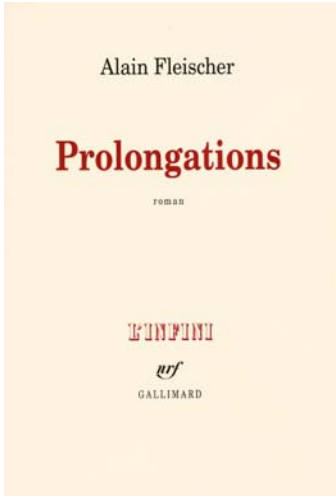
L'ACCENT, UNE LANGUE FANTÔME, Seuil, collection Libraire du 20^e et 21^e siècle, 2005.

EGON SCHIELE, LE DERNIER TABLEAU, Éditions du Huitième jour, 2008.

Théâtre

TOUR D'HORIZON, Léo Scheer, 2003.

LA VISION D'AVIGDOR, OU LE MARCHAND DE VENISE CORRIGÉ, Le Cherche Midi, 2008.



Prolongations

Alain Fleischer

Cette édition électronique du livre *Prolongations*
de *Alain Fleischer*
a été réalisée le 08/12/2008 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en septembre 2008 (ISBN : 9782070122189)
Code Sodis : N02269 - ISBN : 9782072022692